Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 86 (1950)

Heft: 27

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXXXVIe ANNÉE — No 27 15 juillet 1950

EDUCATEUR
ET BULLETIN CORPORATIF

SOMMAIRE

PARTIE PÉDAGOGIQUE: *Programme du XXe camp des éducatrices et des éducateurs. — Association vaudoise des maîtres de gymnastique: Cours de natation et jeux. — Cours d'information de l'Unesco: L'Ecole Suisse et le problème de la compréhension internationale.* — **Georges Jaccottet**: *Ballade des bons pédagogues.* — **Jacques Bron**: *Pour le 1er août: Feux du pays.* — *Film «Les papillons».* — **Vicki Baum** *(Le bois qui pleure): Le caoutchouc.* — **E. Ducommun**: *55 manières de représenter le son «o» en français.* — *Quelques textes pour servir à l'étude de la forêt.* — *Morges: Chœur mixte du corps enseignant.*

PROGRAMME DU XXe CAMP DES ÉDUCATRICES ET DES ÉDUCATEURS

du 14 au 19 août 1950

Lundi 14 août, à 17 h. : Séance d'ouverture.

Mardi 15 août : M. Charly GUYOT, professeur à Neuchâtel, « La responsabilité de l'écrivain ».

Mercredi 16 août : M. Gaston BRIDEL, rédacteur en chef de la « Tribune de Genève », « La responsabilité du journaliste ».

Jeudi 17 août : M. Roger DUCKERT, directeur à Glay, « La science moderne et le christianisme ».

Vendredi 18 août : M. David Lasserre, professeur à Lausanne, « La réconciliation confédérale de 1450, une commémoration qui s'impose ».

Samedi 19 août : M. le pasteur Charles Meylan, à Lausanne, « Responsabilité du chrétien dans le monde moderne ».

Conférences du matin à 10 heures.

Chaque jour, recueillement matinal.

Tous les après-midi, dès 14 h., entretiens avec les conférenciers du matin.

Tous les jours, une heure de musique.

Le soir : séances familières dans les cantonnements.

Le reste de la journée est à dispositon pour les bains, les promenades et les jeux.

Entière liberté est laissée à chacun de prendre part ou non aux diverses manifestations du Camp.

Prix pour toute la durée du Camp : 38 fr.

Prix partiel pour ceux qui ne font pas tout le Camp.

Le Camp fournit à chaque campeur un matelas, un oreiller et une couverture de laine. Le campeur apporte deux draps et une taie d'oreiller. Il y a des lits à disposition (avec draps) ; prière à ceux qui en désireraient de le spécifier dans leur carte d'inscription. Supplément à payer : 1 fr. 50 à 2 fr. par nuit, suivant la chambre.

A l'arrivée, chacun est prié de retirer sa carte de participant au bureau.

Prière instante de transmettre les inscriptions **pour le 31 juillet** à M. François Rostan, ch. de Brillancourt 4, Lausanne où à Mlle M. Gaillard, av. de Milan 12, à Lausanne.

Aux mêmes adresses, on peut obtenir tous renseignements.

Les campeurs peuvent s'inscrire pour un billet collectif Lausanne-Vaumarcus auprès de M. H. Jeanrenaud, ch. des Allières 8, Lausanne. Départ de Lausanne à 14 h. 26. Préciser si l'on désire un retour individuel. Inscription jusqu'au 10 août.

ASSOCIATION VAUDOISE DES MAITRES DE GYMNASTIQUE

COURS DE NATATION ET JEUX

organisé à Lausanne par l'A.V.M.G. les 24, 25 et 26 juillet 1950.

Direction : H. Moreillon, Vevey, et A. Metzner, Vallorbe.

Indemnités : Fr. 8.50 par jour et Fr. 5.— par nuit, plus voyage 3e classe.

S'inscrire jusqu'au 16 juillet chez Henri Moreillon, maître de gymnastique à Vevey, av. de la Gare 10.

Cours d'information de l'Unesco

L'ECOLE SUISSE ET LE PROBLÈME DE LA COMPRÉHENSION INTERNATIONALE

Epoque : du mercredi 19 juillet à 18 heures au vendredi 28 juillet dans l'après-midi.

Lieu : Home évangélique de **Boldern** sur Männedorf (construit en 46-47). Tél. (051) 92 91 10.

Accès : Ligne Zurich-Rapperswil ; 30 minutes de la gare de Männedorf jusqu'à Boldern. Le premier jour, les participants seront transportés en autocar de Männedorf à Boldern.

Logement et pension : 20 chambres à deux lits avec eau courante froide ; dortoirs de 8 à 12 matelas avec lavabos (nombreuses couvertures à disposition).

Repas : petit déjeuner, repas de midi (avec café noir), thé à quatre heures, souper.

Les conférences et discussions auront lieu soit dans la grande salle (150-200 places) soit dans la petite salle (50 places).

Prix : Pension complète, chambre à deux lits : Fr. 90.— ; pension complète, dortoir : Fr. 80.—.

Carte journalière : 1 jour avec le repas de midi, thé et souper, entrée aux conférences et discussions, Fr. 10.— ; 1 jour, sans le souper, Fr. 8.— ; 1 jour, sans les repas, Fr. 5.—. Les cartes journalières pourront être retirées au secrétariat du cours, à Boldern même.

Inscription : jusqu'au 16 juillet au plus tard, au secrétariat de la Commission nationale pour l'Unesco, Département politique fédéral, Berne. Les participants voudront bien faire parvenir la finance de cours à l'avance au compte de chèques VIII/2.01.09, Heimstätte Boldern, avec l'indication UNESCO-Cours.

Le Directeur des Ecoles de la ville de Lausanne
a bien voulu nous adresser sa

BALLADE DES BONS PÉDAGOGUES

Dédiée aux participants au Congrès de 1950 de la S.P.R.,
à Lausanne, banquet du samedi 24 juin

Merci Vigneron ! tes coteaux
Arrosent gaîment nos bombances.
Merci Boucher ! dont les couteaux
Taillent nos plats de résistance.
Pédagogues ! votre science
Nous vaut un plus noble profit.
Vous nourrissez l'intelligence.

C'est vous qui forgez les esprits !

Vous remâchez les mêmes mots
Sans trêve et sans impatience,
Sans vouloir... croquer les marmots
A l'énervante turbulence.
Ecole nouvelle : espérance
D'un avenir moins assombri !
Vous lancez la bonne semence.

C'est vous qui forgez les esprits !

Soucieux d'inciter au Beau,
Vous peignez avec compétence
La vie en rose à vos tableaux
Noirs. A la fruste médisance
Du maître n'aimant pas l'enfance
Vous donnez un clair démenti.
Vos congrès en sont l'assurance.

C'est vous qui forgez les esprits !

ENVOI

Parents ! marquez votre confiance
A ces serviteurs du Pays
Qui, à coups de points... sur les i,
Arment vos fils pour l'existence.

C'est eux qui forgent les esprits !

Georges Jaccottet.

Pour le 1er août

FEUX DU PAYS

Petit jeu dramatique

Les enfants (si possible munis de torches) représentent les feux allumés en différents points du pays et répondent au récitant.

Récitant. — En ce soir du 1er août, dans toutes les cités, dans tous les villages, des feux s'allument et montent, clairs, vers le ciel sombre. Ils brillent aussi sur les sommets, comme des étoiles nouvelles nées parmi nous. Les voyez-vous, ces feux du Jura, scintillant dans les pâturages ? Feu du Chasseron, quel message nous apportes-tu ?

Feu du Chasseron. — Je veux mon pays actif. Qu'il travaille avec ardeur et qu'il produise en abondance ! Que tous, paysans et ouvriers, œuvrent pour la prospérité commune !

Récitant. — Et quelle est ton offrande ?

Le feu. — J'offre les usines du Jura, son industrie et son amour du travail bien fait.

Récitant. — Tournons nos regards vers les Préalpes. Feu du Moléson, quel est ton message ?

Feu du Moléson. — Je veux mon pays joyeux. Qu'il chante en travaillant et qu'il chante partout ! Que tous, jeunes et vieux, unissent leurs voix dans la joie et dans l'amour !

Récitant. — Et quelle est ton offrande ?

Le feu. — J'offre les chansons du pays, celles des pâtres et celles des vignerons, celles de l'été fécond et celles des longues veillées.

Récitant. — Feu du Vully, que nous dis-tu ?

Feu du Vully. — Je veux mon pays paisible. Qu'il sourie en se penchant sur ses lacs sereins, qu'il dorme sans peur à l'ombre des forêts !

Récitant. — Et quelle est ton offrande ?

Le feu. — J'offre le blé qui nous nourrit et la vigne aux cent nectars qui a conclu un pacte avec le soleil.

Récitant. — A vous, feux des Alpes ! Feu de l'Oldenhorn, quel est ton vœu ?

Feu de l'Oldenhorn. — Je veux mon pays uni. Que par-dessus les frontières intérieures les mains se tendent, et que l'amitié se fortifie !

Récitant. — Et quelle est ton offrande ?

Le feu. — Borne commune à trois cantons, j'offre la grandeur de Berne, la lumière du Valais, les ombrages de Vaud et la fidélité de tous.

Récitant. — A toi, feu de la Jungfrau !

Feu de la Jungfrau. — Je veux mon pays fervent. Qu'il n'oublie pas que sa force vient d'En-Haut et que les Waldstaetten se sont unis « au nom du Seigneur » !

Récitant. — Et quelle est ton offrande ?

Le feu. — J'offre l'appel de l'air pur et des glaciers sans taches, l'appel de la pureté. Pays, répondras-tu ?

Récitant. — Feu du Gothard, à toi !

Feu du Gothard. — Je veux mon pays fort. Qu'il sache défendre ses frontières et garder intact son territoire !

Récitant. — Et quelle est ton offrande ?

Le feu. — J'offre mes fortifications et une armée vigilante.

Récitant. — A toi, feu du Rigi !

Feu du Rigi. — Je veux mon pays beau ! Qu'il contemple ses lacs et ses sommets, qu'il admire ses campagnes et ses vallées, et qu'il sache conserver son visage sans tache !

Récitant. — Et quelle est ton offrande ?

Le feu. — J'offre les lacs, tous différents, tous beaux, aux charmes toujours nouveaux, qui sont comme les yeux de la patrie.

Récitant. — A toi, feu du Saentis !

Feu du Saentis. — Je veux mon pays charitable. Qu'il donne, qu'il soigne et qu'il protège sans se lasser, avec joie, avec amour !

Récitant. — Et quelle est ton offrande ?

Le feu. — J'offre le village Pestalozzi, et le place devant vous comme un nid d'oisillons, pour que vous veilliez sur lui.

Récitant. — Et toi, le feu du défilé glorieux, feu du Morgarten, que dis-tu ?

Feu du Morgarten. — Je veux mon pays courageux. Qu'il ne craigne ni les hommes ni les années. Qu'il marche vers l'avenir, confiant et décidé !

Récitant. — Et quelle est ton offrande ?

Le feu. — J'offre la gloire des temps passés. Je donne au pays le souvenir de ceux qui n'ont pas craint la lutte.

Récitant. — Et toi, enfin, feu du Rütli, nous t'écoutons.

Feu du Rütli. — Je veux mon pays libre. Comme nos pères nous l'ont transmis, nous le maintiendrons libre toujours.

Récitant. — Et quelle est ton offrande ?

Le feu. — J'offre le souvenir du serment, ce serment que tous, dans le secret de leur cœur, renouvellent ce soir. Peuple, tu as allumé les feux, et tu te souviens du passé. Sois fidèle à la foi jurée !

Jacques Bron.

FILM « LES PAPILLONS »

Nous tenons à faire savoir à nos collègues que le magnifique film en couleur « Les papillons » (240 m. env.), présenté le jour du Congrès, peut être demandé à la Maison Nestlé, à Vevey, qui le met gracieusement à la disposition du corps enseignant de Suisse romande.

LE CAOUTCHOUC

Provenance de la documentation :

1. « Le caoutchouc », collection « Que sais-je ? » Aug. Chevalier.
2. « Le caoutchouc dans le monde », par Victor Forbin.
3. « Le caoutchouc dans le monde », Almanach Pestalozzi 1949.
4. Vicki Baum : « Le Bois qui pleure » (Marguerat).

Transmis par Berthe Reymond. Mars 1950.

1. Provenance du caoutchouc.

Dans presque toutes les régions du globe vivent un grand nombre de plantes qui laissent écouler quand on sectionne leurs tissus et surtout l'écorce, un liquide aqueux, verdâtre, jaune ou blanc, auquel on a donné le nom de **latex.** On les nomme plantes à latex. Ce sont tantôt des arbres, tantôt des lianes, parfois aussi des arbustes ou des herbes charnues (genre de cactus). Elle vivent principalement dans les forêts des pays chauds, mais on connaît aussi des espèces qui habitent les savanes tropicales, les déserts chauds et les steppes. Il en existe aussi dans les pays tempérés, mais en petit nombre, tels sont les Pissentlits et les Euphorbes de nos bois, d'où s'écoule un lait blanc quand on coupe leurs feuilles.

Si plusieurs espèces produisent du latex, toutes sont loin d'avoir un rendement de qualité. Le meilleur latex est extrait d'une Euphorbiacée qui croît en abondance dans les forêts chaudes et humides de l'Amazone ; c'est l'Hévéa du Brésil. Cet arbre s'élève jusqu'à 25 à 30 m. et son tronc atteint parfois un diamètre de 2 mètres.

Au Congo belge, on a récolté et utilisé du latex provenant de certains figuiers, des landolphia et des castilloa.

2. Le latex et sa nature.

Lorsqu'on pratique une incision dans le tronc d'un arbre à caoutchouc, on voit s'écouler de la blessure ainsi faite ce liquide laiteux qui est le latex. Quelle est la nature de ce liquide ? De quoi est-il constitué ?

C'est une dispersion aqueuse de particules de caoutchouc, de même que le lait est une émulsion de matières grasses. Il va donc jouir des propriétés générales des émulsions et présenter, en particulier, le phénomène de la coagulation. Les particules de matières grasses en suspension dans le lait peuvent se rassembler, sous l'influence de certains traitements ; il y a alors séparation de la phase aqueuse et de la phase solide qui constituaient la dispersion : le beurre se sépare du petit lait. De même lorsque le latex est convenablement traité, il y a réunion des particules de caoutchouc, avec formation d'un coagulum qui se sépare du sérum. Ce coagulum a tout à fait l'aspect d'un fromage blanc : après séchage il ne conserve plus cette blancheur éclatante et sa couleur devient en général d'un jaune plus ou moins grisâtre. Traité à la plantation, il fournit les deux principales sortes commerciales du caoutchouc : le crêpe et la feuille fumée.

3. **Historique.**

Les indigènes de la plupart des pays tropicaux ont connu le caoutchouc dès la plus haute antiquité. C'est au savant français Charles-Marie de La Condamine que l'on doit les premiers renseignements.

Lorsque les populations plus ou moins primitives des contrées tropicales utilisaient le caoutchouc pour leurs besoins rudimentaires, il leur était loisible de prélever dans les forêts la matière nécessaire même en sacrifiant les plantes productrices. Il n'y avait point de risque d'appauvrir les peuplements existants, puisque la quantité de caoutchouc qu'il leur fallait était absolument insignifiante. Lianes et arbres à caoutchouc vivaient donc en peuplement harmonieux, soumis seulement aux facteurs naturels. Tout cela allait vite changer par suite des besoins de caoutchouc qui deviennent pressants à partir de 1895. Contraints d'en fournir aux administrations pour payer leur impôt, ou stimulés par l'appât du gain, les indigènes exploitèrent d'une manière abusive toutes les plantes à caoutchouc qu'ils découvrirent. Parfois même ils saccagèrent les peuplements avec le désir de les anéantir. « Les Blancs, disaient-ils en A. O. F. vers 1900, s'en iront de notre pays quand il n'y aura plus de caoutchouc. » Tous les procédés de cueillette étaient bons, à condition de pouvoir récolter le plus de gomme avec le moindre effort. L'existence de ces récolteurs de caoutchouc à la Côte d'Ivoire était fort pénible quand ils opéraient en pleine forêt loin de leurs villages. Ils menaient une vie de privations, ils étaient exposés à contracter en Afrique la maladie du sommeil, le paludisme, des affections pulmonaires. Ils avaient hâte d'avoir rassemblé une charge de gomme le plus vite possible ; aussi, ils incisaient à mort les arbres et les lianes ; parfois ils les abattaient ; dans les savanes, ils détérioraient les racines caoutchoutifères. L'exploitation était des plus rudimentaires : les troncs de lianes et d'arbres étaient couchés sur des tronçons un peu au-dessus du sol. On pratiquait de fortes incisions annulaires, de place en place et le latex venait s'écouler sur des feuilles, dans des tessons, rarement dans des godets et on le recueillait ensuite pour l'emporter dans des calebasses ou dans des bouteilles. Les administrations coloniales cherchèrent bien à enseigner aux indigènes des procédés rationnels de cueillette, mais ce fut peine perdue. Aussi, de 1900 à 1910, les gisements de plantes à caoutchouc allèrent en s'épuisant et il ne restait presque plus de plantes à caoutchouc exploitables dans les forêts tropicales. Outre l'abattage et la saignée à mort des arbres et des lianes, on se mit à arracher les arbustes à rhizomes pour en retirer le caoutchouc ; on déterra même les lianes car on avait remarqué que les racines de celles-ci contenaient plus de caoutchouc que les tiges aériennes.

4. **Culture des plantes à caoutchouc.**

En 1849, une mission se rendit au Brésil et dans la Cordillère des Andes pour y étudier les plantes utiles. En 1875, Cross en rapporte 134 de Panama. L'importance de ce nouveau produit devient telle que l'on songea à l'obtenir par la culture. Mais le Brésil interdit l'importation

des semences et des boutures. Un botaniste anglais, Henry Wickham, réussit cependant, au cours d'un voyage aventureux, en 1876, à emporter 70 000 graines d'hévéa pour le jardin botanique de Londres. Une partie seulement germa ; les pousses précieuses furent alors transportées dans un navire aménagé en serre, jusqu'à Ceylan. Les arbres y prospérèrent et c'est à eux que les futures plantations de l'archipel malais, des Indes néerlandaises, de l'Indochine et de l'Afrique doivent leur origine.

5. **Saignée.**

On avait remarqué que l'arbre à la première saignée rendait très peu de latex, mais si l'on faisait peu après une nouvelle incision au voisinage de la première, le latex coulait davantage. On constata qu'en rafraîchissant une incision dès le lendemain, on récoltait davantage de latex et l'excudation s'accroissait encore les jours suivants si l'on continuait à enlever chaque jour un mince ruban d'écorce.

En Indonésie et à Bornéo existent des plantations étendues, faites et exploitées par les Malais. (Un million de petits propriétaires de plantations d'hévéas.) Ils produisent des quantités massives de caoutchouc ; établies sans aucune mise de capital, elles ont contribué à améliorer de de beaucoup le standard de vie des indigènes.

Quoique négligées, les forêts produisent encore des quantités considérables de caoutchouc ; mais les arbres sont trop rapprochés, l'entretien est des plus sommaires. Le caoutchouc préparé par les indigènes est de qualité médiocre jusqu'à ces dernières années où se sont installées des usines coopératives ou chinoises qui réunissent le caoutchouc indigène et en font des feuilles marchandes.

6. **Saignée rationnelle.**

Grâce aux missions scientifiques s'élaborait une technique saine et rationnelle de l'exploitation. On reconnut que l'on pouvait exploiter les arbres par des incisions transversales ou en arête de poisson. Ces arbres non seulement ne mouraient pas mais on pouvait les exploiter plusieurs années de suite et avec des saignées rationnelles, on augmentait la production.

Des savants ont recherché d'après l'anatomie de l'arbre des procédés rationnels de saignée. La découverte de l'effet excitateur des blessures répétées chaque jour sur la même entaille mit les planteurs sur la bonne voie. On fit d'abord des entailles en forme de V, les pointes du V étant réunies par une rainure longitudinale aboutissant au pied de l'arbre et au bas de cette rainure, on plaçait une petite gouttière par laquelle le latex s'écoulait dans un godet. Fréquemment on rapprochait les bords inférieurs des deux branches du V en enlevant une mince lame d'écorce tout en cherchant à ne pas entamer le cambium de l'arbre. Tous les perfectionnements ont pour but de tirer le maximum de caoutchouc avec le minimum de frais pendant le plus grand nombre possible d'années, par conséquent, sans endommager l'arbre. Il faut que l'écorce puisse rede-

venir normale dans un délai court (6-8 ans), pour qu'on puisse recommencer à saigner.

La pratique de la saignée est une opération qui exige du soin et de l'habileté de la part du saigneur choisi parmi les indigènes les plus adroits et les plus intelligents. Certains Annamites acquièrent une dextérité remarquable pour cette opération et certains arrivent à saigner 400 arbres en une matinée. L'opération s'effectue le matin dès le point du jour ; le latex est plus fluide ; le travail doit être terminé à 11 heures du matin. On s'abstient de saigner par temps de grandes pluies, quand l'arbre est défolié et quand il recommence à remettre les feuilles. Il faut laisser chaque année un temps de repos assez long, c'est une excellente chose pour la santé de l'arbre et la reconstitution de l'écorce.

La saignée commence quand l'arbre a 0,60 m. de circonférence à 1 m. du sol. (Il a alors 6-7 ans). La récolte est peu abondante les premiers temps.

Sur les grandes plantations, le personnel des saigneurs est réparti par équipes ayant chacun un secteur dont il est responsable ; chacun a sa tâche assignée avec le nombre d'arbres à saigner dans la matinée. Les ravivages terminés, le coolie revient à son point de départ, rassemble le latex qui s'est écoulé dans des godets ; la collecte de chaque saigneur est groupée lorsqu'il ne se fait plus d'exsudation ; elle est ensuite portée à l'usine.

7. Coagulation.

La coagulation a pour but de rassembler en tout homogène facilement transportable, les particules de caoutchouc qui sont en émulsion dans le latex.

Chez beaucoup de plantes à latex, celui-ci se coagule spontanément sur la blessure même dès qu'on a incisé la plante.

A l'origine de l'exploitation, les indigènes employaient pour la coagulation les procédés les plus primitifs. La coagulation peut être obtenue :

a) par le repos, l'évaporation et la fermentation que déterminent les bactéries ;

b) par l'ébullition du latex ;

c) par les acides ou par les sels ;

d) par l'enfumage ;

e) par le barattage et la centrifugation.

Tous ces procédés étaient connus des indigènes avant l'intervention des Européens, sauf le barattage et la centrifugation. Au lieu d'acides et de sels, ils employaient souvent des décoctions de certaines plantes qui contiennent des acides ou des sels organiques. Au Kassaï et à Madagascar, des indigènes de certaines tribus laissaient couler le latex sur leurs poitrines nues ; il se coagule au contact de la sueur acide.

8. **Mastication.**

Un savant avait observé que des morceaux de cautchouc fraîchement coupés possédaient la propriété de se recoller lorsqu'on les pressait les uns contre les autres. Il pensa donc qu'en déchirant du caoutchouc il devait être possible, en ressoudant les déchets par pression, de préparer ensuite des objets ayant la forme et la dimension désirées.

Cette découverte n'a pas eu immédiatement l'importance qu'on lui attribue aujourd'hui.

L'emploi du caoutchouc se heurtait à un sérieux obstacle, si sérieux que toutes les entreprises avaient jusqu'alors périclité, entraînant des pertes sérieuses de capitaux : les objets de caoutchouc qui paraissaient parfaits à leur sortie de l'usine, s'altéraient très rapidement. Ils devenaient poisseux sous l'influence de la lumière et de la chaleur, durs et cassants lorsqu'ils étaient exposés au froid. Le caoutchouc était dégradé, perdait ses qualités primitives.

9. **Vulcanisation.**

C'est l'Américain Charles Goodyear qui, en 1839, fit l'observation qui devait bouleverser l'industrie : le caoutchouc cru, traité par du soufre à température supérieure du point de fusion de ce produit, subit une transformation qui améliore considérablement ses qualités mécaniques ainsi que sa résistance aux variations de température.

Goodyear comprit l'importance de l'observation qu'il venait de faire et consacra au caoutchouc sa vie et son activité tout entières. Il monta des usines, se dépensa sans compter, remporta les plus grands honneurs dans les expositions, mais il connut aussi bien des revers. L'un des plus pénibles fut de voir refuser ses brevets en Europe, car un Anglais, Hancock, venait de redécouvrir une deuxième fois la vulcanisation en étudiant des échantillons de caoutchouc vulcanisés par Goodyear, ce qui n'alla pas sans faciliter grandement sa tâche. Quoi qu'il en soit, Goodyear ne réalisa pas la fortune qu'auraient dû lui valoir sa magnifique découverte et son travail acharné et il mourut à New-York le 1er juillet 1860, brisé et fortement endetté. Un contemporain disait de lui : « Si vous voyez un homme avec un pantalon de caoutchouc, une veste de caoutchouc, un bonnet de caoutchouc et une bourse de caoutchouc ne contenant pas un cent, c'est Goodyear. »

10. **Développement de la consommation.**

La consommation a été influencée par le développement de la bicyclette, ensuite et surtout par celui de l'automobile. Actuellement, le pneumatique absorbe, à lui seul, plus de 70 % de la production totale.

On a exporté :

en	1825	30	tonnes de caoutchouc
en	1840	388	»
en	1850	1 467	»
en	1860	2 670	»

en 1870	8 000	tonnes de caoutchouc	(découverte de la vulcanisation)
en 1880	13 000	»	
en 1890	23 000	»	
en 1900	50 000	»	
en 1910	94 000	»	
en 1920	310 000	»	
en 1930	710 000	»	
en 1936	dépasse le million.		

Entre 1840 et 1940, la consommation totale s'est élevée à 20 millions de tonnes.

Par une curieuse coïncidence, l'industrie automobile a débuté au moment où apparaissait sur le marché le caoutchouc de plantation.

11. **Développement de la production.**

Les premières récoltes de latex de plantation n'avaient pas été très prometteuses. Ce n'est que depuis 1896 que la culture des hévéas fut prise au sérieux. A ce moment, les plantations commencèrent à naître et à se développer. L'industrie de la plantation a progressé à pas de géants dès 1900 et elle peut s'enorgueillir d'une réussite éclatante comme l'économie de l'histoire mondiale n'en connaît guère d'exemples. En 1940, le chiffre des surfaces plantées dépasse maintenant trois millions d'hectares.

C'est en Extrême-Orient que l'industrie de la plantation s'est particulièrement développée ; ces régions assurent le 96 % de la production mondiale, les colonies anglaises, l'Inde et l'Indonésie fournissent à elles seules quelque 84 %.

Répartition approximative des surfaces plantées :

Malaisie	1 400 000	hectares
Ceylan	250 000	»
Bornéo	160 000	»
Les Indes	80 000	»
Indonésie	1 300 000	»
Thaïlande (Siam)	60 000	»
Indochine française	130 000	»

Des plantations de moindre envergure existent aux Philippines, au Libéria, au Caméroun, au Congo belge, au Brésil et en Amérique centrale.

12. **Principaux domaines d'utilisation du caoutchouc.**

L'industrie automobile vient en tête ; elle absorbe en U. S. A. le 75 % du caoutchouc importé. Aux pneumatiques, il faut ajouter un grand nombre de pièces et d'accessoires du châssis ou de la carrosserie.

Les chemins de fer : systèmes de suspension, sièges, cuir artificiel pour la décoration des compartiments, insonorisation des voitures, etc.

La route : revêtements à base de ciment, d'asphalte ou de bitume.

En agriculture : équipement pneumatique des divers véhicules : tracteurs, machines agricoles, chariots, tombereaux, etc. Aménagement des étables, harnais, colliers, selles en caoutchouc, confection de tuyaux pour machines à traire, gaines pour arracheuses de pommes de terre.

Dans l'habitation : confection de sols, de terrasses, de voitures ou de parois d'insonorisation, équipement électrique, tuyauterie, dallage, fabrication de tapis, aménagement intérieur (peinture, rideaux, coussins, garnitures de sièges, etc.).

En matière **d'habillement :** chaussures, tissus caoutchoutés, fils élastiques, cuir artificiel.

Jouets - Articles de sport.

Médecine et chirurgie : draps d'hôpitaux, tapis pour tables d'auscultation, d'opération ou de massage, gants, doigtiers, bouillottes, etc.

L'anomalie qui frappe quand on considère la question du caoutchouc sous son aspect économique, c'est que ce produit est utilisé dans des centres industriels très éloignés des pays de production. Cultivé en Orient, en Afrique, en Amérique du Sud, le caoutchouc est employé principalement dans les grandes usines des U. S. A., de l'Angleterre, de l'Italie. C'est le rapide développement qu'il a pris qui a déterminé un accroissement prodigieux de la consommation.

Lecture

13. Charles-Nelson Goodyear et la découverte de la vulcanisation.

Né à New-Haven (U.S.A.), le 29 décembre 1800, Goodyear rêve tout enfant de devenir avocat ou clergyman, vocation que n'approuve pas son père, qui dirige et possède un atelier de monteur-mécanicien ; il envoie son fils faire un apprentissage du même métier à Philadelphie, aux usines Rogers Frères. A l'âge de 21 ans, il regagne sa ville natale, où son père l'associe à son affaire. Comme tant d'autres de ses jeunes compatriotes, il a subi l'influence de deux grands événements qui viennent de se produire dans son pays : la mise en service du premier chemin de fer américain, construit en Pennsylvanie et celle du premier bateau à vapeur lancé par Fulton sur le Mississipi. L'ère des inventions s'ouvre. L'imagination créatrice du débutant se contentera au début, d'améliorer l'outillage de l'atelier paternel. Entre temps, il épouse une jeune fille au caractère élevé qui le soutiendra pendant ses épreuves. Il se familiarise avec la fabrication de la grosse ferronnerie et de la mécanique de précision ; il pourra plus tard construire lui-même ses appareils.

Au début de 1826, il retourne à Philadelphie où il ouvre un magasin de quincaillerie : il y vend surtout des articles fabriqués par son père. L'affaire s'annonce bien ; mais les crédits qu'il consent à sa clientèle finissent par épuiser ses fonds ; en 1830, il est contraint de déposer son bilan. Ses créanciers lui accordent un long délai pour se libérer ; mais il n'échappe pas à la faillite, non plus qu'à l'emprisonnement pour dettes. Par bonheur, il tombe sur un brave geôlier, qui lui permet de

travailler à son métier quelques heures par jour ; et c'est assez pour que sa famille puisse vivre. La semi-captivité ne l'abat pas ; loin de le plonger dans l'amertume ou la mélancolie, elle lui inspire un vibrant optimisme, une robuste croyance en des jours meilleurs. Et comme il nous l'apprend dans sa biographie, il a l'intuition qu'il demandera ses moyens d'existence à quelque objet étrange et inconnu. Or, cet objet tombe par hasard entre ses mains dans son cachot : un morceau de caoutchouc, provenant d'une vieille soucoupe ou d'un vieux soulier ; et ce vulgaire déchet l'enflamme d'un enthousiasme indicible.

C'était quelques jours avans sa libération. Un matin, alors qu'il parcourait les rues de New-York, il tombe en arrêt devant la boutique de la Roxbury Rubber Company et son attention se concentre sur une ceinture de sauvetage de caoutchouc. La conviction s'impose à lui qu'il pourrait améliorer la présentation de cet article disgracieux. En peu de temps il établit un modèle entièrement nouveau et l'apporte aux fabricants. En guise de récompense pour son travail, il reçoit leurs lamentations : ils énumèrent les difficultés auxquelles se heurte la jeune industrie américaine en voulant utiliser une matière aussi sensible aux ardeurs de l'été qu'aux rigueurs de l'hiver ; ils ajoutent que quiconque voudrait chercher un remède à ces défauts y perdrait son temps et son argent.

Après avoir tourné et retourné la question pendant des semaines, Goodyear aboutit à la conclusion qu'elle ne saurait être résolue par des recherches scientifiques et qu'il convient de se fier au hasard en essayant successivement les substances les plus diverses. Et Goodyear se mit à l'œuvre, acquérant pour la poursuite de ses expériences, une centaine de paires de souliers de caoutchouc, retournées à quelque marchand de chaussures par une clientèle déçue. Les fonds lui avaient été fournis par un ami de New-Haven.

En l'espace de trois ans, des essais infructueux, poursuivis à Philadelphie, épuisent son maigre capital. Il retourne à New-York, et fort de l'appui financier d'un droguiste, reprend ses travaux. Après plusieurs expériences infructueuses, l'idée lui vient de faire chauffer ensemble un morceau de gomme et du salpêtre ; sous l'action de l'acide, le caoutchouc se carbonise presque aussitôt et, découragé, Goodyear jette à l'écart la chose informe. Cependant elle le hante pendant les deux journées suivantes et il se décide enfin à la rechercher dans un tas d'ordures et de déchets. L'examinant de plus près, il constate que le caoutchouc a perdu sa viscosité et qu'il peut se prêter désormais à la fabrication de n'importe quel genre d'article.

Lecture

VIE DU « SERINGUEIRO »

Il quitte son hamac avant l'aube, avale le café chaud, avec de la farine que sa femme lui a préparé sur le foyer, il prend sa carabine, son machadinho et son sac de glaise ramassée au bord de quelque iguapo et se rend au travail. A l'aide de son machado, il doit chaque jour ouvrir

un chemin d'un arbre à l'autre que, chaque jour, la jungle essaie de reconquérir. C'est un sentier pas plus large que le pied du seringueiro ; là où il traverse un marécage ou ces étangs stagnants et profonds qui se forment après les inondations de la saison des pluies, il n'est le plus souvent qu'un tronc pourri ou un précaire pont de lianes attaché à des racines aériennes. A droite et à gauche de ce sentier, de ce tronc ou de ce pont, se dressent la forêt et ses dangers. Il y a les serpents et les piqûres d'épines vénéneuses, les traces de griffes de jaguar sur les troncs d'arbres, les sangsues et les tiques qui s'accrochent aux jambes du seringueiro, et dans l'eau les alligators et les petits piranhas à ventre rouge, mortels et sanguinaires. Il y a des fourmis et d'énormes araignées, des scorpions, des vers, des puces de sable, des moustiques et des mouches, pour vous torturer, manger votre chair, pondre des œufs sous votre peau, s'installer dans vos intestins.

Avec son machadinho, il taille dans l'écorce aussi haut qu'il peut, faisant éclater parfois le bois de l'arbre. Il se baisse alors rapidement pour ramasser les coupes d'argile qu'il a rangées au pied du tronc. Du sac qu'il porte sur l'épaule, il retire de l'argile fraîche avec laquelle il fixe une coupe sous la blessure qui a déjà commencé à pleurer des larmes blanches. Puis il fait et refait des entailles à l'arbre et colle d'autres coupes autour du tronc saignant. Ensuite, il reprend sa longue promenade dans la forêt jusqu'au prochain arbre et la même opération recommence, encore et encore. Les arbres poussent loin les uns des autres et il lui faut souvent deux à trois heures de marche pour franchir les intervalles qui les séparent. Le seringueiro avance, trébuche, grimpe, sue, bataille, glisse, tâtonne dans le noir de la forêt, car la récolte est plus abondante avant le lever du soleil. La rosée tombe en pluie lourde des hautes branches et le brouillard qui flotte au-dessus des paranhas et des igapos a l'épaisseur du coton blanc. Les singes guaribas hurlent dans l'aube naissante comme une foule de gens torturés par le mal de dents. Puis, la voix matinale de l'oiseau « Maria-jà-è-dia » retentit. C'est l'heure où surgit le soleil et où les singes cessent leurs lamentations. Tous les oiseaux, tous les insectes, toutes les cigales commencent à gazouiller, bourdonner, chanter, appeler, et les papillons à voltiger avec les premiers rayons du soleil sur la diaprure de leurs ailes. Mais en bas, à l'endroit où travaille le seringueiro, il fait encore sombre, alors même que le jour a commencé sa course. Par-ci, par-là, le soleil réussit à percer un trou dans le rideau des branches et des parcelles de lumière viennent se fixer comme des pièces de monnaie ternies sur les feuilles qui se balancent et tremblent dans le sous-bois, masquant de leur papillonnement tout ce qui, dans ces profondeurs, se glisse ou demeure tapi dans l'attente. Epuisé, haletant, suant, assoiffé, le seringueiro atteint enfin l'extrémité de la piste et son commencement, l'endroit où est plantée sa case. Il s'assied pour se reposer un instant, reprendre son souffle, boire un peu de café, fumer une cigarette ou avaler son repas du matin.

Il n'est pas au monde de nourriture plus misérable que celle du seringueiro, ces provisions précieuses achetées au patron et payées dix

fois leur valeur. Amenées de Bétem et même de plus loin, dans des sacs moisis, dans des cales infectes des vapeurs de rivière, elles ramassent en chemin toutes les odeurs qui peuvent s'y attacher. Pleines d'insectes, de larves, de saletés et d'excréments de rats et de souris, elles sont livrées au magasin du patron, où elles achèvent de pourrir et de moisir à la chaleur et l'humidité des Amazones. Tous les deux ou trois mois, elles sont transportées le long de la rivière, dans des pirogues, vers les estrades lointaines où elles sont alors troquées contre le caoutchouc que le seringueiro a ramassé. Si par hasard, ce dernier habite à proximité du magasin du patron, il peut entasser les précieux biscuits de borracha dans sa propre embarcation et ainsi tenter de faire un meilleur marché.

La case du seringueiro ressemble davantage à un nid de quelque oiseau aquatique qu'à une habitation humaine. Elle est bâtie sur des troncs d'arbre qui lui servent de pilotis et l'empêchent d'être inondée par les crues du fleuve, pendant la saison des pluies. Elle est toute de guingois et de forme irrégulière parce qu'aucun seringueiro n'aurait la patience de couper des troncs pour en faire des poteaux ; il se contente d'utiliser des arbres déjà existants et observe, pour construire son toit, leur disposition naturelle. Ce toit de feuilles de palmiers sèches où viennent nicher les serpents, les lézards et les chauves-souris, retient l'eau de pluie mais n'offre aucune résistance à l'humidité qui ronge l'intérieur de la hutte, décompose les réserves de nourriture dont la seule odeur donne la nausée. Le menu du seringueiro consiste invariablement en farine et haricots, haricots et farine, le tout absorbé à l'aide de café chaud. Il comprend parfois du poisson séché ou salé, ou encore du xarque ou par extraordinaire de la viande ou du poisson frais, selon que le seringueiro se montre un chasseur ou un pêcheur adroit. Il attrape un sanglier ou un gros singe ou peut-être du poisson ou une tortue. Mais s'il n'a pas vécu dans les forêts depuis son enfance lui et sa famille auront à souffrir souvent de la faim. Et si d'aventure, il tire une pièce de gibier, il se gavera de viande jusqu'à en être malade, de peur que le lendemain elle ne grouille d'asticots et ne soit bonne qu'à être jetée aux jacarès voraces.

Malgré la forêt vierge qui pousse en abondance autour d'eux, le seringueiro et sa famille manquent presque complètement d'aliments frais. Il n'entre aucun légume et presque pas de fruits dans leur affreux régime. Et si on leur demande pourquoi ni lui ni sa femme ne prennent la peine d'en cultiver, il répondra en haussant les épaules : Dieu est Brésilien ! Voulant dire par là que si Dieu voulait vraiment les voir manger autre chose, il s'arrangerait pour que les fruits et les légumes croissent et se multiplient devant sa maison. Mais la raison de cette inertie réside surtout dans le fait que, le plus souvent, après quelques attaques de fièvre et dysenterie, le seringueiro et sa femme sont tellement épuisés qu'ils n'ont plus le courage de cultiver et de planter ou même d'aller à la forêt à la recherche de fruits ou de plantes. Et, plus leur nourriture est mauvaise, moins ils trouveront en eux la force de faire quoi que ce soit pour améliorer leur condition de vie lamentable.

Après un léger repos, le seringueiro emporte sur son dos une grande calebasse vide ou une boîte en fer blanc, et s'en va récolter la sève de ses arbres en refaisant le chemin qu'il vient de parcourir. S'il a de la chance, il trouvera quelques-unes de ses coupes d'argile à demi-pleines, mais la plupart ne contiendront qu'un fond très mince de matière crèmeuse. Il détache la coupe du tronc, enlève avec ses doigts les parcelles d'argile, d'écorce ou d'autres impuretés qui la recouvrent et, après avoir versé son contenu dans la calebasse ou la boîte de fer blanc, il la replace au pied de l'arbre pour la cueillette du lendemain matin. Et pour la seconde fois, il accomplit ce trajet semé d'embûches qui le ramène à son point de départ. Parmi les arbres de son estrada, il y en aura de bons et de mauvais ; certains ne sauront pas encore saigner et d'autres n'apprendront jamais. Plusieurs donneront une belle quantité de lait ou alors trop ou maladroitement entaillés, ou simplement épuisés, refuseront de saigner ; d'autres, couverts de cicatrices cancéreuses dues au coup de couteau trop brutal d'un seringueiro peu soigneux ne donneront plus de latex. Quelques arbres seront les amis du seringueiro, d'autres, ses pires ennemis et ceux-là, il les détestera.

Il les maudira et cognera dessus de toutes ses forces et les abîmera davantage encore. Il ira jusqu'à brûler les racines d'un arbre pour faire monter la sève à l'intérieur du tronc, il le blessera et finira par le tuer. Dans sa rage et son désespoir, il lui arrivera même de l'abattre et avec l'aide de sa femme et de ses enfants assemblés autour du géant écroulé, de le saigner à des centaines d'endroits à la fois. Mais que le patron le surprenne à agir ainsi et il sera rossé d'importance à coups de fouet de cuir de tapis, car le patron qui a payé une grosse somme d'argent pour chacun des arbres de son estrada, en est devenu, de ce fait, le propriétaire.

Le seringueiro saigne les arbres, tandis qu'il est saigné lui-même par les tiques, les vers et les moustiques. Des bactéries malignes s'introduisent dans son sang à la suite de piqûres de myriades d'insectes. Il avale, avec son ignoble nourriture et boit avec l'eau verte et stagnante de la crique tous les microbes imaginables. Il souffre de toutes espèces de fièvres, de dysenterie, de tuberculose ; il a des vers dans son intestin, de la vermine dans ses cheveux, des ulcères sur ses jambes, des œufs de puce dans ses doigts de pied, des larves dans son dos et toutes les brûlures et écorchures possibles sur son corps ; et même la médecine qu'il achète au patron pour un prix fantastique est avariée et inefficace.

Le seringueiro qui est un homme très malade est aussi un homme très fatigué ; et, quand il rentre de sa seconde tournée dans l'estrada, il est exténué et à bout de force. Mais c'est alors que son vrai travail commence. Si la femme du seringueiro est bonne, elle va ramasser du petit bois et des noix d'urucuri pour construire un feu et l'aide ensuite à fumer la borracha. Pour cela, ils placent sur le feu un petit pot de terre en forme de cheminée, à travers laquelle la fumée épaisse, blanche et vaporeuse des noix passe en colonne. Le seringueiro, assis en face du feu, à côté de sa calebasse pleine de latex, trempe dans ce récipient un

bâton garni d'une spatule d'argile en forme d'aviron qu'il porte ensuite dans la fumée blanche, après lui avoir imprimé un mouvement de rotation. Bientôt le liquide se transforme en une peau fine de teinte rougeâtre ; quand cette peau est devenue résistante, il plonge à nouveau la spatule dans le lait pour en reformer une nouvelle couche. Mais des semaines et des mois s'écouleront à tremper, tourner, enfumer, tremper, tourner, enfumer, avant que la péla ou biscuit soit assez grande et assez lourde pour satisfaire le patron. Heure après heure, jour après jour, et d'une année à l'autre, le seringueiro et sa femme tournent la spatule, attisent le feu de leur souffle et avalent la fumée épaisse, amère, qui leur mange les poumons. Leurs yeux commencent à pleurer, ils sont pris de quintes de toux. A l'extrémité de la spatule, la pelote grossit jusqu'à peser 20 kilos. Elle peut alors rejoindre celles qui sont empilées sous les pilotis de la hutte. Et quand le seringueiro contemple son tas de pélas qui augmente et sur lesquelles il a imprimé son sceau, il se sent riche et plein d'espoir. Bientôt, pense-t-il, j'aurai assez de borracha pour payer mes dettes au patron, quitter cet enfer et rentrer riche à la maison.

Mais cela n'arrive jamais, jamais.

Il n'y a pas assez de borracha dans toute la vallée des Amazones pour rembourser les sommes d'argent que le patron a avancées au seringueiro, ou du moins c'est ce qui semble à l'homme qui travaille dans la forêt. Il regarde les balances sur lesquelles ses biscuits sont pesés, jamais ils n'ont l'air assez lourds. Il doit toujours de l'argent et il lui faut retourner dans la profondeur de la forêt, ramasser encore de la borracha et s'acheter encore d'autres provisions pour lesquelles il devra encore de l'argent. Plus il récolte du caoutchouc, plus il s'endette, et il se remet à tourner en rond sur la piste sans fin comme un homme perdu dans la jungle. Il sent, il sait qu'il a été trompé, mais il ne peut pas le prouver. Il ne sait ni lire ni écrire et ses calculs embrouillés ne correspondent jamais à ceux qui figurent dans les livres du patron. Et après un certain temps, la forêt l'a complètement exténué ,annihilé, lui et toute la force vive, le courage et la belle humeur qui étaient les siens, et il se laisse aller à l'abandon. Il accepte le sort qui lui est réservé et ne se préoccupe plus de rien... Dieu est Brésilien.

Enfermé dans l'obscurité de la forêt, il ne voit jamais le soleil ni le ciel et sa peau prend une curieuse couleur jaune. Epuisé par les fièvres et la mauvaise nourriture, il n'aspire bientôt plus qu'à rester dans son hamac. Il ne le quitte pas pendant les mois sombres de la saison des pluies où il est désœuvré et torturé par la faim. Il y demeure étendu, presque inanimé. Le hamac se balance, se balance et son mouvement agit sur le cerveau à la manière d'un narcotique. Le hamac, c'est le repos, c'est ne rien faire, ne rien penser, ne rien vouloir, et ne rien demander et ne rien savoir et ne pas lutter ni se battre. Le hamac est la toile d'araignée où la seringueiro s'anéantit. Le hamac est la ruine des hommes de l'Amazone.

Telle était la vie du seringueiro.

Vicki Baum, « Le bois qui pleure ».

55 MANIÈRES DE REPRÉSENTER LE SON « O » EN FRANÇAIS

Solutions du « problème orthographique » paru dans l'« Educateur » No 26, du 1er juillet 1950 :

étau	quotient	Saône	sauts	toast	lot
peau	les cahots	automne	hauteur	coq d'Inde	saut
hommage	aoriste	lods	hôte	les brocs	les hérauts
loto	hauts	cadeaux	monsieur	Billod *	rhum
les landaus	oh !	heaume	les sirops	les impôts	trop
album	Foucault (d)	les mots	dépôt	cahot	rougeauds
oignon	héros	rougeole	accroc	La Rochefoucauld	rôle
Ostrogoth	Waterloo	les badauds	rougeaud	rehaut	les Goths
chaud	geôlier	holà !	faulx	honneur	chaux

* Beaucoup de noms propres : Billod, Boillod, Girod, Nicod, Boinod, etc. — Les coqs d'Inde.

E. Ducommun.

QUELQUES TEXTES POUR SERVIR A l'ÉTUDE DE LA FORÊT

L'arbre tombe

Soudain un craquement a partagé l'air, la montagne du haut en bas a tressailli. Le bruissement des rameaux froissés, le sourd retentissement du sol heurté succèdent au fracas : un des colosses est abattu.

Sa tête qui s'incline rencontre le dôme impénétrable de la forêt. Et le sapin dit adieu aux nuits sereines, il dit adieu aux rosées qui trempaient sa ramure, il dit adieu au soleil qui se levait rouge parmi les vapeurs du matin ; adieu à la chanson du merle, légèrement sifflée dans les fraîcheurs de l'aube ; adieu à l'écureil, qui sautait de flèche en flèche ; adieu au chevreuil qui s'endormait sous son couvert ; adieu à ses frères, à vous les patriarches de la forêt, qui le regardez assassiner ! et qui tomberez demain.

D'après Comtesse A de Gasparin.

Les deux cerfs

(Le Rouge est un jeune cerf dont la mère a été tuée)

L'hiver serrait encore le cœur des arbres ; mais la lumière, le soir, s'attardait un peu plus longtemps sur l'eau tranquille des étangs. En janvier, le vieux mâle avait quitté la harde pour gagner le fort des bois. Le Rouge l'avait suivi encore et partageait sa solitude.

Aussi longtemps que la clarté diurne baignait les grands hêtres gris, les deux bêtes reposaient dans quelque repli du sol abrité des vents méchants. Le Vieux ne se trompait jamais pour découvrir ces places au sol moelleux où les feuilles mortes ont plu calmement, se recouvrant les unes les autres en litières épaisses et légères. Il s'y couchait dès le premier soleil avec une lenteur majestueuse. Et, lorsque les rayons tournaient et désertaient sa reposée, il se levait avec la même lenteur et les suivait jusqu'à une place nouvelle où leur tiédeur dormait sur les feuilles. Couché, il continuait de porter haut haut sa tête. Ses paupières

aux cils blancs battaient, se fermaient en clins alentins, demeuraient closes de plus en plus longtemps. Le soleil coulait sur son flanc, sur ses membres ; il lui offrait son vieux corps transi, un peu perclus, et sa respiration paisible soulevait ses côtes et sa poitrine.

La haute forêt, à l'infini, érigeait ses fûts gigantesques. Quand le vieux mâle entr'ouvrait les yeux, son regard encore endormi retrouvait la sérénité des sous-bois; le silence amical des arbres. Et il refermait les paupières, tandis que son jeune compagnon, sans oser se remettre sur pied, détendait ses jambes énervées en soupirant d'impatience et d'ennui.

Il demeurait pourtant, jour après jour, au côté du vieux solitaire. Il savait bien que près de lui nul danger ne l'eût menacé qui ne dût être aussitôt éventé.

. . . . . .

Où le vieux cerf marchait dans la forêt, le Rouge posait ses pas légers. Où il se couchait sur les feuilles, le Rouge se couchait près de lui. Ce n'était plus la chaleur d'un ventre, la caresse d'une langue maternelle qui le maintenaient comme lié à lui. C'était du moins une présence vivante, morose et privée de tendresse, mais rassurante et quand même tutélaire.

Maurice Genevoix (« La dernière harde »).

Les biches

Les arbres, dans le clair d'étoiles, jaillissaient droit vers le ciel. On ne voyait pas leur ramure, rien que leurs fûts d'une blancheur de pierre. Ils portaient tous du même côté une petite frange lumineuse, un fil ruisselant de clarté bleue qui paraissait ne les point toucher.

. . . . . .

Les bêtes étaient encore debout. Elles devaient être nombreuses. Elles demeuraient serrées les unes contre les autres, se réchauffant ensemble à leur chaleur.L'aube commençait à rôder de toutes parts. Les arbres étaient de vieux hêtres gris. Les feuilles des roches, violettes et sanglantes, s'allumaient de ça de là.. Les silhouettes des bêtes grandissaient dans la lueur du crépuscule. Il y avait au moins dix ou douze biches, au long cou grêle, aux oreilles disproportionnées. Toutes étaient amaigries par l'hiver, le crâne marqué de durs creux d'ombre en arrière de leurs yeux tristes.

Maurice Genevoix (« La dernière harde »).

Morges. — Chœur mixte du corps enseignant. — Pas de répétition les 17, 24, 31 juillet et 7 août, à cause des vacances. Reprise des répétitions le lundi 14 août 1950, à 17 h. 20, au Restaurant Central, à Morges.

Invitation cordiale à tous les collègues qui ne sont pas encore membres. *Le comité.*

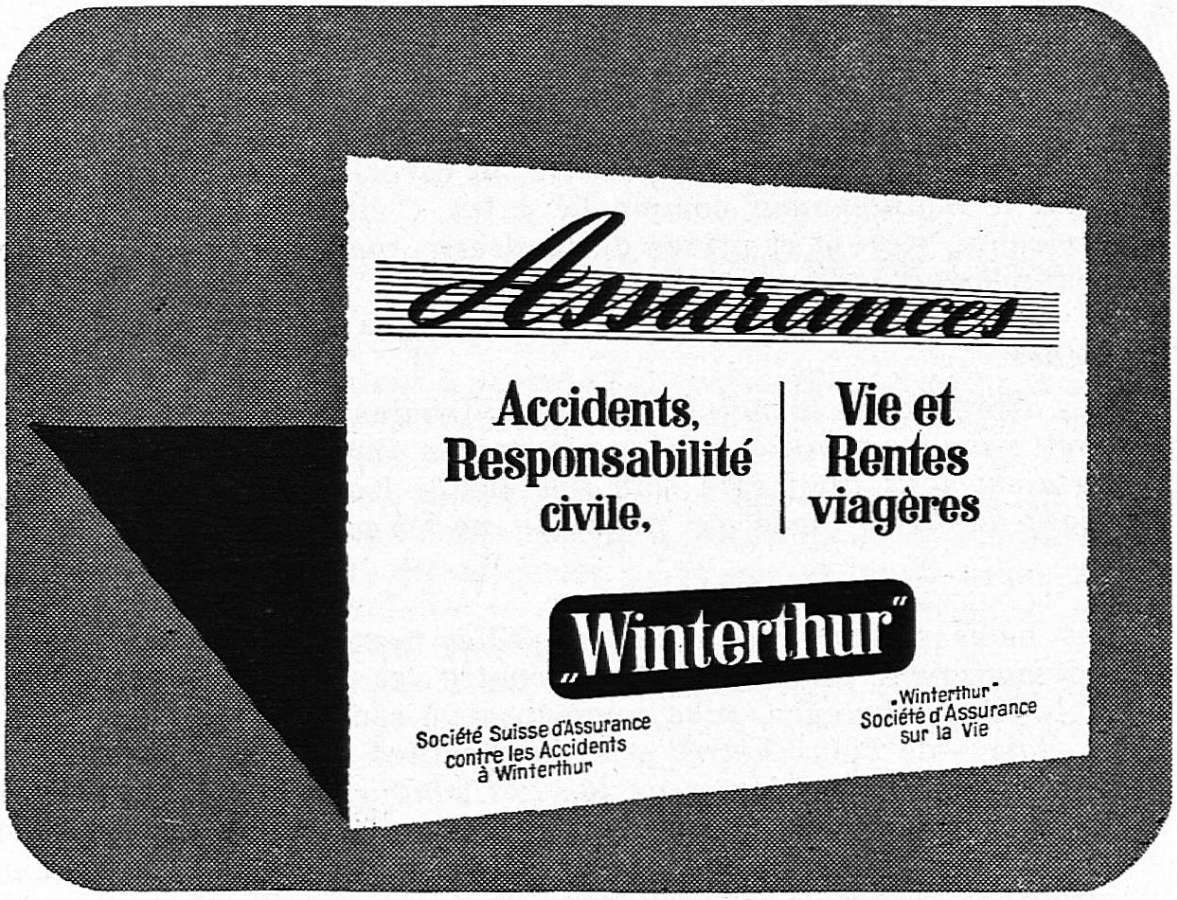
Collègues ! ***Inscrivez-vous à notre guilde de documentation scolaire auprès de M. Clavel, Montreux.***

Foyer pour Collégiens et Gymnasiens

LAUSANNE

Pension pour les jeunes gens fréquentant les écoles secondaires lausannoises. Esprit de famille, chrétien et joyeux. Contrôle des devoirs. Salles de lecture et de jeux, terrain de sport. Nourriture saine et abondante. Bâtiment moderne, adapté à une éducation harmonieuse et équilibrée.

Renseignements à la Direction du Foyer, chemin des Lys 18, et dès le 1er août au nouveau directeur, H. de Rham-Langer, professeur de mathématiques, à la même adresse.



L'ECOLE SUISSE DE GÊNES

(classes élémentaires et secondaires)

cherche pour le 1er octobre 1950 un

MAITRE PRIMAIRE OU SECONDAIRE

On demande l'enseignement de la langue française, de l'histoire et de la géographie. Les candidats capables d'enseigner aussi le dessin, le chant et la gymnastique auront la préférence. 32 leçons par semaine. Caisse fédérale de retraite.

Prière de s'inscrire auprès de **M. E. Diener, président du Comité scolaire, Corso Solferino 9-3, Gênes,** jusqu'au 22 juillet 1950 en envoyant certificats, curriculum vitæ et photo.

Cherchez-vous un but

POUR LES COURSES D'ÉCOLE ET DE SOCIÉTÉS ?

26

Pour conserver et retrouver votre santé

la cure réputée de

Sennrüti

est le moyen tout indiqué. Pour tous détails, demandez le prospectus N° 26/9 Kurhaus Sennrüti, Degersheim - Téléphone (071) 5 41 41

ANZEINDAZ **Alpes Vaudoises - 1900 à 3200 m. d'altitude**
Le centre d'excursions des Alpes Vaudoises par excellence

Nombreux itinéraires pour courses d'écoles. Séjours d'été et d'hiver. Chambres avec et sans eau courante. Dortoirs, prix spéciaux pour écoles et sociétés. Demandez prospectus et itinéraires. — Hôtel-Refuge Anzeindaz, tél. 5 31 47 — Refuge des Diablerets, tél. 5 33 38 — Refuge de Solalex, tél. 5 33 14 Se recommandent.

SERVICE DE JEEP BARBOLEUSAZ-SOLALEX-ANZEINDAZ

DENT-DE-VAULION
(1487 m.)

Route carrossable, accessible aux autocars jusqu'au

Chalet-Restaurant

(à 5 min. du sommet) où maîtres et élèves trouveront soupe, boissons et souvenirs à prix modérés.

Tél. (021) 8 49 36 *DEVAUX*

LAUSANNE

Au centre de la ville
Un endroit sympathique
Stamm SPV
Salles pour banquets et sociétés
Bock reste au rang des meilleurs Restaurants
G. Eisenwein

BUFFET DE LA GARE - LES AVANTS

Point de départ de nombreux buts d'excursions. Belvédère des Alpes vaudoises dominant toute la région du lac. Grande terrasse ombragée. Chambre et pension. Arrangements pour séjours prolongés.

O. INGOLD-TANNER - Téléphone (021) 6.23.99

DANZAS

voyages
5, rue du Mont-Blanc
GENÈVE

Tous voyages
Rail, route, air, mer
Cars pour écoles

La bonne adresse pour votre ameublement

Choix de 100 mobiliers neufs du simple au luxe

MAURICE MARSCHALL, DIRECTEUR
LAUSANNE

au bout du trottoir Métropole B meubles occasion provenant des échanges, à bon compte. Exposition séparée. Magasin, route de Genève 19.

Les produits Biella sont en vente dans les papeteries

HOTEL-RESTAURANT
DU
RAISIN
VILLENEUVE

Restauration soignée à toute heure
Spécialité de poissons
Vins de premier choix
Prix modérés
Jardin à proximité du débarcadère

FAMILLE AMMETER **TÉL. 6.80.15**

Hôtel de la Tour
BOUVERET
(Suisse)
AU BORD DU LAC LÉMAN

Face au débarcadère. Service à toute heure. Chauffage central. Eau courante chaude et froide.

Téléphone 6 91 19 S. CACHAT, propr.

Nos voyages organisés

Projets et devis sans engagement
Conditions spéciales pour Sociétés, Ecoles, Pensionnats, etc.

La Banque Cantonale Vaudoise

à Lausanne, ou ses agences dans le canton, reçoit les dépôts de sa clientèle et voue toute son attention aux affaires qui lui sont confiées.

165 c

SOCIÉTÉ VAUDOISE DE SECOURS MUTUELS

COLLECTIVITÉ S. P. V.

Êtes-vous assuré contre la maladie?

Demandez sans tarder tous renseignements à

M. F. PETIT

Ed. Payot 2 Lausanne Téléphone 23 85 90

Pour combinaisons maladie-accidents-tuberculose etc.

Pour vos yeux allez chez Koch c'est mieux !

E. KOCH, OPTICIEN, BIENNE

Rue Dufour 13

FONJALLAZ & OETIKER

MACHINES, MEUBLES ET FOURNITURES DE BUREAU

ST-LAURENT 32 - LAUSANNE

TOILERIES - TROUSSEAUX

Envois d'échantillons sur demande

André Goetschel St-François 12 bis - LAUSANNE

Téléphone 2 06 11

6 Bibliothèque
Nationale Suisse
Berne

J. A. — Montreux

Pour toutes vos opérations
bancaires adressez-vous à

1872

LA SOCIÉTÉ DE
BANQUE SUISSE

GENÈVE LAUSANNE
NEUCHATEL LA CHAUX-DE-FONDS
LE LOCLE NYON AIGLE MORGES

Capital et Réserves Fr. 205 millions

Pomdor
La bonne marque romande
Jus de pommes
Cidrerie d'Yverdon

POMPES FUNÈBRES
GÉNÉRALES S.A.
Pl. Palud. 1 Tél. 29.201
H. LADOR, Dir.
La maison se charge
de toutes démarches et formalités

F L "DIABLERETS" APÉRITIF
AUX PLANTES DES ALPES
DÉPOSÉ

MONTREUX, 29 juillet 1950 LXXXVIe année — No 28

DIEU • HUMANITÉ • PATRIE

ÉDUCATEUR

ET BULLETIN CORPORATIF

ORGANE HEBDOMADAIRE
DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE
DE LA SUISSE ROMANDE

Rédacteurs responsables
Educateur : André Chabloz, Lausanne, Clochetons 9
Bulletin : G. Willemin, Case postale 3, Genève-Cornavin
Administration, abonnements et annonces
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux, place du Marché 7, téléphone 6 27 98
Chèques postaux II b 379

Prix de l'abonnement annuel : Suisse Fr. 10.50 ; Etranger Fr. 14.—

Supplément trimestriel : Bulletin bibliographique

Magasin et bureau **Beau-Séjour 8** Téléphone **permanent 22 63 70**

POMPES FUNÈBRES

OFFICIELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

Transports en Suisse et à l'étranger. Concess. de la Sté Vaud. de Crémation

Les produits Biella sont en vente dans les papeteries

Demandez

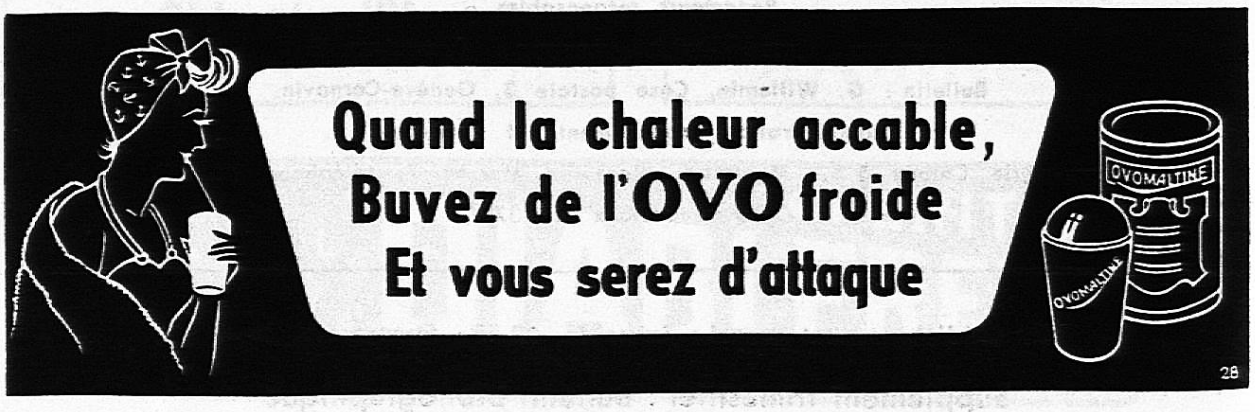
ARKINA

Eau minérale merveilleuse

Votre restaurant préféré

Au Vieux Pressoir

Votre café préféré

Au Cappuccino

Rue Etraz 1 F. BEHA